

Jan BEREK

Témoins du temps jadis

Sommaire

Chapitre 1 – Deux frères	7
Chapitre 2 – Les années trente	49
Chapitre 3 – Un séjour dans le ghetto	105
Chapitre 4 – Allons bâtir le socialisme !	171
Chapitre 5 – Les émigrés : Journal de Maria	238
Chapitre 6 – Les rescapés –	
– Alina	266
– Jeannette	274
– Julia	300
– Robert	312

.....

La locomotive cracha des flammes comme un dragon féroce, dégageant une fumée épaisse et noire. Julia et Alina n'en faisaient pas une affaire, mais Benjamin et Jeannette avançaient avec crainte, minuscules face au géant.

« N'ayez pas peur mes enfants, leur dit Gitla. Une locomotive ça tire les wagons, ça ne mange pas les petits. »

Un paysage plat défilait devant la fenêtre de leur compartiment : champs de seigle et de pommes de terre entrecoupés par des forêts de pins. Le voyage fut court, la petite gare d'Urle embrumée par une pluie fine était déserte. Le quai couvert de gravier, les conduisit vers la sortie. Devant la gare une grande calèche les attendait. Elle les mènera vers leur maison de vacances qui se trouvait dans une forêt de pins et de bouleaux. Une petite prairie s'y adossait, couverte d'herbe clairsemée et jaunie avec quelques fleurs blanches et bleues. Ensuite la forêt continuait. De l'autre côté, le terrain devenait sablonneux. Une berge de sable fin descendait en pente douce vers la rivière Liwicz, qui dans cet endroit était large et peu profonde.

C'était une ancienne habitation, transformée désormais en une maison saisonnière d'été. Le mur du rez-de-chaussée, blanchi à la chaux, contrastait avec la partie haute en bois, repeinte en couleur marron sombre. Un toit pointu de chaume, entièrement recouvert d'aiguilles de pins et une belle véranda en bois, revêtue de vigne sauvage, ajoutaient du charme à la construction, qui était simple et harmonieuse à la fois. Salomea et Gitla apprirent que la maison avait été construite par un paysan illettré, maçon et charpentier à la fois, un artiste local demeuré inconnu.

Il y avait suffisamment de place pour tous. De la véranda, on passait par une porte vitrée dans le hall. De là, on accédait aux pièces du rez-de-chaussée, et par un escalier en bois lisse, raide mais confortable, aux chambres d'en haut. Ils entrèrent dans le salon, qui était grand, aux murs chaulés, éclatants de blancheur, et possédait trois fenêtres basses ouvrant sur la forêt. (Par la suite, il arrivait à Julia de sortir dehors par ces fenêtres-là). Des vieux tableaux aux cadres dorés couvraient les murs. Se penchant en avant, les ancêtres de la propriétaire scrutaient les nouveaux venus.

Au milieu se dressait une longue table entourée de chaises en bois massif. Un sofa, couvert de percale fleurie, trônait majestueusement en face. Deux fauteuils en assuraient la garde. Le poêle en faïence attendait dans un coin des nuits plus fraîches de fin d'été. Le salon communiquait avec la cuisine, futur domaine de Szaja, où on remarquait d'abord une imposante cuisinière à bois. La troisième porte du salon ouvrait sur une petite chambre, meublée simplement, retirée et calme, qui servira à Yankiel pour ses longues lectures tranquilles.

— Maman, allons voir les autres chambres, proposa Alina.

Il y avait trois chambres en bas, trois chambres en haut, toutes agréables et claires. Une terrasse carrée, ni très petite ni très grande, jonchée d'aiguilles sèches de pins, s'accolait à la chambre du milieu du premier étage. Cette chambre était minuscule mais charmante, avec son large lit en bois, son étagère chargée de quelques bibelots en porcelaine et d'un bouquet de fleurs séchées. Il y avait aussi un chevet de nuit. Un tapis aux couleurs vives s'étendait au sol.

— Prends-là, dit Gitla à Salomea. Vous allez y tenir même à deux. Moi, il va falloir que je reste en bas avec Jeannette et Benjamin.

Les enfants s'impatientaient : tout le monde sortit dehors. On emprunta le chemin qui contournait les plates-bandes garnies de

sauges et roses trémières. En suivant le tracé de la calèche, on fit le tour. Du côté cuisine de la maison parut un puits – avec un couvercle en bois, prématurément vieilli par d’incessantes éclaboussures d’eau – qui offrit immédiatement ses services. Szaja ouvrit le couvercle et au grand intérêt des enfants tourna vite la manivelle : le seau descendit et toucha avec fracas la surface de l’eau. On continua d’explorer encore un peu les alentours de la maison. Puis, la journée s’éteignit. Une bonne nuit de sommeil les attendait, et au bout, des rayons du soleil matinal, filtrés par les branches de pins.

Le matin, sur la véranda, la lumière oblique du soleil se reflétait dans le vase en verre rempli de fleurs des champs. Le petit-déjeuner y fut servi. Du pain noir et des petits pains blancs, du lait frais et du beurre, du fromage blanc et du miel, s’étalaient sur la table. Les produits laitiers et le miel provenaient directement de la ferme toute proche. Szaja apporta des œufs à la coque et servit du thé, léger pour les enfants, plus fort pour les mamans.

— Maman, peut-on aller se baigner dans la rivière ? demanda Benjamin.

— On ira cet après-midi quand il fera plus chaud, répondit Gitla.

La vie prenait son rythme. Il y avait tellement de choses à voir, tellement de choses à faire : les petits étaient aux anges. Les mamans se détendaient. Szaja trônait dans la cuisine. Elle allait se faire aider par une jeune paysanne du village.

Les enfants apportèrent des pommes de pin.

— Benjamin, jette cette pomme de pin dans la cuisinière. Regarde comme elle brûle bien.

— Julia, Alina, venez ! on va aller chercher du lait à la ferme.

— Regarde maman ! ce bébé cheval court déjà comme un grand.

C'était une année à champignons. Un tour de la maison et la récolte fut faite : des girolles, des lactaires délicieux, des bolets rudes à profusion.

— Attention Benjamin ! ne ramasse pas cette Amanite Tue-Mouches. Ce champignon est joli, tout rouge avec ses taches blanches, mais très dangereux, souviens-toi.

— Alina, viens avec moi ! dit Julia. Il y a des framboises à côté de la ferme, mais ne dis rien à maman.

Par une journée ensoleillée et chaude, on restait au bord de la rivière. Le petit seau de Jeannette bien rempli de sable blanc passait de main en main. Equipés de petites pelles, ils bâtirent le château de la reine de fées. L'eau coulant dans le fossé, le rendait imprenable. Les enfants coururent sur des bandes de sable ; la rivière n'était pas profonde, l'eau arrivait à peine à la cuisse de Jeannette. On se poursuivait, on tombait en faisant jaillir des fontaines étincelantes, on s'aspergeait d'eau claire et propre, on tombait encore, on se relevait...

— Jeannette, fais attention quand tu tombes, il y a parfois des petits cailloux au fond !

— Regarde Alina, tous ces petits poissons, comme ils nagent vite... et là, regarde... un grand sort de son trou. Comment il s'appelle ?

— Je demanderai à Papa quand il viendra. Il s'y connaît bien.

C'était le samedi, et on attendait la venue toute proche de Yankiel et Henryk. La nuit approchait déjà et les mamans s'inquiétaient : le train devait avoir du retard. Et tous ces lourds nuages qui s'accumulaient dans le ciel. Le vent se levait déjà, l'orage approchait ! Mais la *droschka*¹ arriva enfin. Ils étaient là, sains et saufs, sacs de voyage à la main.

Les premières grosses gouttes de pluie. Des grondements

¹ Droschka (all.) – Fiacre

sourds et menaçants. Le vent se déchaîna, pliant les vieux pins, balayant le chemin d'un gros nuage de sable et de poussière. Des éclairs ! Nombreux, d'un seul coup ! Derrière les fenêtres le ciel s'illuminait violemment, mais dans le salon rien ne changeait. La lampe à pétrole éclairait la table, les ombres projetées par les lumières de quelques bougies dansaient sur les murs. Jeannette pleura, Benjamin s'apprêtait à fondre en larmes, lui aussi.

— N'ayez pas peur les enfants. Nous sommes en sécurité ici. Restez tranquille sur vos chaises. Nous allons souper tous ensemble.

On servit du lait fermenté, des pommes de terre, de la carotte râpée – tous ces mets sains de la campagne – et du ragoût de champignons du jour, pour les adultes uniquement. Ils parlaient, riaient tous ensemble, oubliant l'orage, isolés du monde et heureux de l'être.

.....

Chapitre 2 : Les années trente Page 87

.....

Comme les années passent vite ! Les petits faits de nos vies nous touchent, les grands événements défilent devant nos yeux. Ces derniers temps, des événements inquiétants défilaient en rang serré, pourtant la vie de la famille se poursuivait comme si de rien n'était. On se comporte souvent comme ça. On cherche à ne pas voir.

Une journée finissante d'automne 1936. Henryk revenait de son travail, une lettre de Yankiel dans la main. Il s'installa dans son fauteuil, toussa légèrement pour s'éclaircir la voix et commença la lecture.

Mon très cher Frère!

Tout d'abord, je t'informe que toute notre famille va très bien, et j'espère qu'il en est de même pour vous. Notre vie ici se déroule de manière plutôt paisible. Nous continuons à travailler tous les deux pour l'oncle Natan, les enfants poursuivent leur scolarité avec beaucoup de succès. Benjamin a déjà quinze ans, il a grandi encore cet été, il est presque de ma taille. Une petite moustache, une sorte de duvet commence à garnir sa lèvre supérieure. A chaque fois qu'il passe devant le miroir, il se regarde discrètement. Jeannette a fêté ses treize ans, elle est gaie et vivace, tout autour d'elle l'intéresse. Elle nous pose des milliers de questions auxquelles je ne sais pas toujours répondre. A ce propos, saurais-tu par hasard pourquoi le ciel est bleu ?

Nous continuons de fréquenter la bibliothèque de prêt de notre quartier où je trouve des ouvrages de toutes sortes. Je regarde aussi des albums de peinture. Depuis longtemps déjà, de nombreux peintres de talent exercent en France. Des artistes exceptionnels. Les impressionnistes m'éblouissent, Cézanne surtout, le jeu des couleurs et de la luminosité chez ce peintre est admirable. Il y a dans ses tableaux un mystère que je n'arrive pas à percer. J'aime beaucoup les œuvres de Matisse. La simplicité de cette peinture (seulement apparente ?) et son côté charmeur m'ont séduit. J'apprécie sa délicatesse, cette quête de bonheur arcadien du berger... et la dynamique de la danse. Et Picasso enfin. J'ai vu quelques-unes de ces toiles récemment et elles me laissent perplexe. Dès que je rassemblerai mes impressions et pensées, je t'en reparlerai.

Ici Henryk interrompt la lecture. Il toussa, se moucha le nez.

— Quand on vit en France, à Paris, dit-il, on se trouve au centre du monde. On peut toucher, voir, penser des choses qui resteront pour nous ici inaccessibles.

— Je ne suis pas de ton avis, dit Salomea. Nous aussi nous

rencontrons des gens, discutons avec eux, nous nous informons...

— Bof, dit Henryk, chez nous tout le monde pense pareil. Et il reprit la lecture.

Quand je reviens à la maison le soir, nous nous retrouvons et nous sommes contents d'oublier le monde. En ces moments, peu m'importe ce qui se passe dehors. Pourtant, le docteur Eisenstein, infiltre dans mes oreilles des nouvelles alarmantes. Il lit beaucoup, il lit avidement des journaux et des périodiques, et il m'en parle. Il a trouvé en moi un auditeur patient et respectueux. Pourrait-il espérer mieux ? Selon lui, suite à l'installation récente au pouvoir du Front populaire, il y aurait en France un déferlement de haine envers les sympathisants de gauche. On agiterait le spectre du communisme inféodé à l'Union Soviétique. A l'occasion le vieux démon d'antisémitisme fait son apparition, même moi je l'avais remarqué. L'extrême droite nationaliste s'agite. Le fait que le président du Conseil soit juif et que certains membres de son gouvernement le soient aussi, alimente cette campagne antisémite... dans le pays de Voltaire, croirais-tu ? Le judéo-bolchévisme se trouve à la une de certains journaux et apparaît sur pas mal de lèvres.

Henryk arrêta la lecture. Il y eut un moment de silence, pendant lequel Salomea regarda fixement son mari.

— Oui, tout ceci n'est guère réjouissant, dit-il. Mais au moins en France, les gens du pouvoir ne sont pas ouvertement antisémites.

— Si tu le dis...

— C'est même sûr ! Pourrait-on imaginer là-bas des lois discriminatoires envers les artisans juifs ou le numerus clausus à l'Université ?

Milord s'approcha d'eux, et après une courte hésitation, posa sa tête sur les genoux de son maître, le regarda tendrement dans

les yeux.

— Des partis politiques et d'autres organisations d'extrême droite fascistes, on en trouve aujourd'hui partout, remarqua Salomea.

— Tu as raison, mais il y a pire chez nous. Tu te souviens du récent pogrome de Przytyk ? D'accusations et condamnations envers les Juifs du Comité d'autodéfense, qui ont suivies ?

— Ce n'est pas la peine de t'énerver. Continuons plutôt la lettre.

Le gouvernement de monsieur Blum fait pourtant un effort considérable pour améliorer la condition ouvrière. Une ère nouvelle vit le jour avec la réduction de la semaine du travail à 40 heures (mais le chômage n'a pas reculé pour autant), ainsi que l'instauration de deux semaines de congés. Le gouvernement agit efficacement dans le domaine de l'éducation et de la culture. On vient de porter de 13 à 14 ans la limite de l'obligation scolaire. Grâce à tout cela, il y a eu d'abord un grand enthousiasme parmi les classes populaires. Mais des difficultés économiques obscurcissent l'horizon et la vague d'enthousiasme baisse vite. La droite extrémiste grandit et s'agite, ses actions prennent parfois des formes violentes. La récente dissolution des ligues, provoque la naissance de nouveaux partis nationalistes qui essaient d'attirer les masses. Le Parti Social Français par exemple, qui a pris pour devise " travail-famille-patrie " : il est fermement anticommuniste... et social à la fois. Il attire ainsi les classes populaires. Un autre parti, le Parti Populaire Français, formé par l'ancien communiste Doriot, se rapproche nettement du fascisme. Une telle droite radicale me semble être une nouveauté en France.

— Ils ne sont pas au pouvoir ces gens-là, dit Salomea. C'est vrai. Mais ils peuvent prendre le pouvoir un jour.

— Je continue, dit Henryk.

Le docteur Eisenstein s'inquiète. Il a peur que les idées de monsieur Hitler ne se répandent davantage en France. Personnellement j'en doute. Il y a une grande tolérance et sens de mesure dans la tradition française. Ce caractère obtus qu'on décèle de l'autre côté du Rhin n'est pas très marqué ici. Mais le docteur Eisenstein s'inquiète. Il dit aussi que la guerre civile en Espagne rend la situation encore plus compliquée. Il a raison. Les récentes déclarations pacifistes de monsieur Blum, son appel à ne pas s'immiscer dans le conflit espagnol, ont profondément déplu à une partie de la gauche et notamment aux communistes. Quand on pense qu'en face, les Allemands et les Italiens ne respectent pas les accords signés et aident les nationalistes de Franco en matériel et en hommes.

— J'aurais volontiers rejoint les Brigades internationales en Espagne, remarqua Henryk. Nous débattions à ce propos lors de la dernière réunion du parti.

— Non Henryk ! Tu nous ne laisseras pas seules, moi et les filles. Il y aura bien des jeunes hommes célibataires pour ça.

La France laisse quand même filtrer à travers les Pyrénées quelques armes et surtout les volontaires des Brigades internationales. Notre voisin, monsieur Bursztyn, membre du Parti Communiste Français comme tu t'en souviens, est sur le point de partir. Le Front Populaire s'ébat ainsi entre le pacifisme et l'antifascisme. Le docteur Eisenstein remarque cette contradiction. Comme de l'autre côté du Rhin c'est sans état d'âme, il s'attend au pire. En Allemagne, le militarisme non voilé, à outrance, bat son plein. On remilitarise la Rhénanie, le service militaire redevient obligatoire. Le docteur Eisenstein s'attend au pire. Il craint le troisième Reich par-dessus tout. Ça a l'air d'être une véritable obsession chez lui. Mais après tout, les Allemands sont les premiers concernés et ils devraient s'en préoccuper. Ils devraient se débarrasser de leur funeste führer !

— Qu'en penses-tu, Salomea ? Est-il vraiment dangereux, cet homme-là ? Dangereux pour nous les Juifs, j'entends par là. Son antisémitisme est pathologique. Voudra-t-il l'exporter ?

— Remarque, il combat aussi le communisme, partout où il le trouve. Je suppose qu'il doit considérer le communisme comme une alternative au fascisme, son concurrent en quelque sorte.

— Non ! Le communisme et le fascisme ne sont certes pas concurrents. Pas d'accord ! dit Henryk. Ce n'est pas du même ressort !

— Mais pourtant vous combattez l'immobilisme politique comme eux, vous méprisez les valeurs bourgeoises, comme eux, et vous avez, vous aussi, une vision romantique de l'existence et de l'histoire...

L'air innocent du visage de Salomea ne trompa guère son mari.

— Je ne veux pas discuter là-dessus, dit-il sèchement. Continuons.

Mais tout compte fait, ce n'est probablement pas si simple. Les choses sont allées trop loin. Le Führer s'est bien installé au pouvoir. Il semble poursuivre un but qui dépasse les frontières de son pays. Le docteur Eisenstein m'a fait remarquer récemment à quel point le régime hitlérien tient à soigner sa notoriété. Les jeux olympiques de Berlin en sont selon lui une démonstration manifeste. 250 000 personnes ont applaudi Hitler lors de la cérémonie d'ouverture et le vainqueur du premier marathon lui a remis un rameau d'olivier. L'Allemagne a écrasé tous ses adversaires en obtenant 89 médailles dont 33 médailles en or. Elle a démontré au monde la verve, la santé physique et morale de sa blonde jeunesse.

Comme tu le vois mon frère, j'essaie d'ironiser, mais le cœur n'y est pas. Nous nous consolons en écoutant des chansons de Maurice Chevalier qui passent à la radio : "Dans la vie faut pas

s'en faire", "Ma pomme". J'envisage d'acheter un phonographe et des disques 78 tours. En attendant des temps meilleurs, je vous embrasse très fort.

Ton frère Yankiel

.....

Chapitre 3 : Un séjour dans le ghetto Page 129

.....

Dans le ghetto la vie persistait. Ce jour-là encore, un vent glacial soufflait mais les rues étaient pleines de monde. Chacun suivait sa route. Les gens marchaient en silence, têtes enfoncées dans les épaules. Absorbés par leurs pensées, ils se glissaient le long des murs. On se faisait pousser par le vent ou bien on lui résistait. On allait à sa rencontre. Plus tard, le vent baissa mais ne disparut pas. Enfin le jour s'éteignit et les rues se vidèrent. Seules quelques voix frêles et hautes se firent entendre, des voix plaintives d'enfants-mendiants dans la rue. Mais bientôt, une musique rythmée en provenance de la boîte de nuit Casanova les supplanta.

Des nuits et des jours. Le mur grandissait vite et il s'étendait maintenant partout. Des bataillons de travailleurs juifs s'y attelaient. Ce ne fut certainement pas une tâche facile. Il fallait déplacer une ligne de tramway, des rigoles, un bout de trottoir par-ci, une canalisation par-là. Mais, suite à un travail méthodique et bien dirigé, les obstacles tombaient les uns après les autres. Dans beaucoup d'endroits le mur prenait désormais sa forme définitive. Dans d'autres, il grandissait à vue d'œil, cernant les Juifs de toutes parts. Quel que soit l'endroit d'où vous partiez, celui vers lequel vous vous tourniez, le mur se précipitait sur vous et ne vous relâchait plus. Bien au-delà des ghettos moyenâgeux – ces lieux de vie contrainte et misérable –

le ghetto de Varsovie de cette fin de l'année 1940 fut une prison menaçante. Un piège se refermant sur eux. Malgré cela, la vie continuait. On se résignait parfois et on se relevait, pour se battre encore. Tant qu'il restait des forces. On s'activait, on courait, on se débrouillait... ou on ne se débrouillait pas. Les jeunes espéraient, les vieux tentaient de survivre.

Des nuits se suivaient, rarement paisibles, et des jours s'enchaînaient. Des jours imprévisibles. Cet événement, un parmi tant d'autres, est survenu le 27 décembre 1940. Une habitante de l'immeuble 7 rue Gesia, cachée derrière le rideau de sa fenêtre du 1^{er} étage, a pu observer la scène. Tout ceci se passa en l'espace de quelques minutes, vers trois heures de l'après-midi :

Une voiture s'arrêta devant l'échoppe du cordonnier. En sortirent trois civils, barres de fer à la main. Ils échangèrent entre eux quelques phrases à voix haute mais de là où elle se trouvait... impossible de distinguer les paroles. Comme un éclair, les hommes se ruèrent sur le petit magasin du vieil artisan juif. Les fragiles parois en bois de l'échoppe ne résistèrent pas à leurs coups. L'échoppe s'écroula. Ils tirèrent le cordonnier et le jetèrent par terre. Gisant dans la neige mouillée et sale, il essayait de protéger son visage. Les hommes le piétinaient et le battaient. Le sang tacha le trottoir. Des coups de barre ! Encore et encore ! Enfin ils s'arrêtèrent. Leur victime ne bougeait plus. La tête de côté, un bras légèrement soulevé, l'autre allongé, le cordonnier aurait pu sembler endormi, si ce n'était ses vêtements déchirés et le sang couvrant son visage. C'est alors qu'un officier SS quitta la voiture, sortit son revolver et calmement tira sur les Juifs qui s'étaient amassés, saisis d'effroi devant la scène. Il y eut des blessés et des morts, des hommes, des femmes et un enfant. Parmi eux se trouvait Maria, la sœur de Salomea Falman. Elle fut abattue d'un seul coup, d'une balle dans la tête.

La rue se vida. Seul un chat affolé courait dans toutes les directions.

.....

Chapitre 4 : Allons bâtir le socialisme ! Page 171

IV

ALLONS BÂTIR LE SOCIALISME !

Il est interdit de douter

Sigmund Freud,
L'avenir d'une illusion

Neuf.., huit.., sept.., six.., cinq.., quatre.., trois.., deux.., un.., hurra ! La lumière de trois lustres s'éteignit et s'alluma aussitôt. Les gens s'embrassaient d'un bout à l'autre de la grande salle des fêtes. L'année 1947 venait de commencer dans la joie à la Maison de la Culture du quartier Mokotow. On jubilait, on criait et on chantait. On adressait un grand sourire à l'inconnu. On levait le verre. Dans cette ambiance électrique, les hommes et les femmes exultaient de bonheur. Tout était encore devant eux et l'optimisme régnait sans partage en cette nuit du nouvel an.

Alina se trouvait seule au bout de la salle, quand la musique retentit de nouveau. Le rythme était rapide et gai, et de nombreux couples occupaient maintenant le milieu du parquet. Les danseurs enlaçaient leurs cavalières, on virevoltait, on ralentissait, on avançait, on reculait.

« Chacun danse à sa manière mais, au fond, ils font tous pareils », pensa Alina.

— Comment allez-vous ?

Alina détourna le regard de la joyeuse assemblée. En face

d'elle se trouvait un homme de taille moyenne. Il avait des cheveux noirs et un front haut. Il portait un modeste costume gris en laine, une chemise claire à rayures et une cravate.

« Mal nouée », remarqua-t-elle.

— Voulez-vous danser avec moi ?

Il prononçait les mots bizarrement, en détachant certaines syllabes et son intonation l'étonna. Son sourire franc lui plut.

Il restait encore beaucoup de place sur le parquet près de l'orchestre, la musique y était un peu bruyante mais Alina n'hésita pas.

« J'ai déjà vingt-sept ans et je ne sais même pas danser, se dit-elle. Pas beaucoup d'occasion jusque-là. »

Mais lui, il savait. C'était une sorte de balancement, tout son corps bougeait, et d'un seul coup il l'entraîna dans un tourbillon sans qu'elle ait pu contrôler ses pas. Elle se sentit comme emportée, une étrange fascination la prise... mais ses jambes ne voulant plus lui obéir, elle s'arrêta.

— Qu'y a-t-il ? demanda son cavalier. Je danse trop vite ? Il sourit.

« Comme s'il voulait s'excuser », pensa Alina.

— Non, non ! C'est moi. Je suis maladroite.

— Ça ne fait rien. Je vous apprendrai. Je vois qu'on ne danse pas encore le swing ici.

— Le swing ? S'étonna Alina.

— C'est ça. Ça vient d'Amérique, et là d'où je viens moi, on swingue aussi.

— Et d'où venez-vous ?

— De France.

Maintenant elle comprenait sa prononciation hésitante, l'oubli des mots.

— Regardez, comment je fais, dit-il.

Il fit quelques pas, lentement, se tourna, prit Alina par la main et recommença. Ça allait mieux maintenant. Elle accordait

ses mouvements avec les siens, ils bougeaient de plus en plus vite, s'approchaient et s'éloignaient de nouveau. Autour d'eux, un cercle se forma. On les observait avec attention, un couple tenta de les imiter mais en vain. Soudain, la musique s'arrêta et Alina en profita pour reprendre son souffle.

— Je m'appelle Adam Chmiel.

— Et moi, Alina Falman. Vous êtes arrivé récemment ?

— Oui, ça fait seulement deux mois que je suis à Varsovie.

Avant...

Un homme le toucha à l'épaule.

— Accordez-moi un instant, voulez-vous.

— Veuillez m'excuser mademoiselle. Je reviens tout de suite, dit Adam.

Dans un coin sombre de la salle, l'homme à lunettes à monture de fer lui parla d'une voix sourde.

— Votre façon de danser est très particulière, dit-il.

— C'est vrai. Je viens de m'en rendre compte. On danse comme ça en Amérique et en France aussi, et...

— D'accord. Mais nous ne sommes ni en Amérique ni en France ici, remarqua froidement l'homme. Pas de danse comme ça chez nous !

— Mais pourquoi ?!

— C'est tout simple camarade ! Nous voulons bâtir un monde nouveau, et votre façon de danser est décadente. Le peuple ne doit pas sombrer dans la décadence. Et il ne sombrera pas. Notre parti y veille.

— Quel parti ?

— Mais voyons, camarade ! D'où sortez-vous ?! Le POR, le Parti Ouvrier Polonais, bien sûr !

— Je comprends, dit Chmiel. Je me considère de gauche moi aussi, cependant...

— Cependant camarade, songez qu'il y ait gauche et gauche. Quant à nous, les communistes, nous refusons catégoriquement

toute forme de décadence bourgeoise. Pas de danse américaine chez nous ! Au revoir, camarade.

L'homme à lunettes à monture de fer se retira et Adam rejoignit immédiatement Alina.

— Que voulait-il ?

— Oh ! rien de spécial. Il a voulu juste parler un peu. Au sujet de la danse.

.....

Chapitre 5 : Les émigrés : Journal de Maria

Page 253

.....

Le 27 juillet 1977

Ah ! la " dodoche ". Notre première voiture ! Nous l'avons achetée d'occasion et nous l'avons utilisée aussitôt pour partir en vacances. Avec nos récents permis, conduire nous procure une joie immense. Parcourir des routes en toute liberté, s'arrêter où on veut et quand on veut est une sensation jubilatoire. La dodoche se balance sur la chaussée, ses mouvements sont si doux. J'aime quand elle se penche de côté dans des virages et quand elle se redresse.

Une fois les bagages entassés dans le coffre, nous voilà donc partis pour la mer. Nous décidions de prendre tout notre temps... s'arrêter dans les villages et faire aussi un détour pour aller à Méricourt, la petite ville minière du Pas-de-Calais où le père de Karol avait passé sa jeunesse. En marchant dans les rues de cette cité grisâtre, j'essayais d'imaginer ses jeunes années en ce lieu-là. Nous sommes allés voir l'endroit où la famille avait vécu, une maisonnette basse insérée dans une longue rangée d'habitations identiques. Nous sommes aussi passés devant la fosse où le père et le grand-père de Karol

travaillaient. Ils faisaient partie de ces Polonais qu'on avait fait venir après la grande catastrophe minière de 1906, catastrophe qui avait coûté la vie à 1100 personnes. La mine fonctionne toujours mais on parle de la fermer.

Pour nos vacances, nous avons loué un gîte rural dans un petit village du Boulonnais, à quinze kilomètres de la côte. Un endroit charmant et paisible. Des collines, des prés fleuris, quelques vaches dans les pâturages. Et plus loin, derrière les dunes, la mer. Ce matin, après le petit-déjeuner pris sur le gazon bien tondu du gîte, nous sommes partis pour la plage. Par le toit ouvert de la dodoche on pouvait voir quelques nuages bas poussés par le vent. Christophe, assis derrière sur mes genoux, n'arrivait pas à en détacher son regard. Sa bouche ne se fermait plus. Il " racontait ", avec ses petites phrases maladroitement, le spectacle qui se déroulait au-dessus de sa tête. Puis, nous traversions les dunes à pied par un large chemin sablonneux et arrivions à la mer juste à la marée basse. Il nous a fallu marcher un certain temps sur le sable mouillé, incrusté de petits cailloux et coquillages, avant de se trouver au bord de l'eau. Christophe marchait avec prudence. A chaque vague, il reculait et s'approchait de nouveau.

Nous avons fait quelques pas le long du rivage. Après une courte pause, nous avons repris la marche. Le soleil se montrait timide, il y avait aussi un peu de vent et nous avons laissé à Christophe son tee-shirt. Courant sur le sable, il est tombé une ou deux fois et cela l'a fait rire. Il riait à gorge déployée et tombait encore et encore. Karol a joué avec lui. Assez maladroitement ils ont construit ensemble quelques pâtés de sable et un château très provisoire. Plus tard, la mer a commencé à avancer, s'approchant de nous. C'était la marée haute, que je voyais pour la première fois de ma vie et Karol aussi. Nous étions très impressionnés ! Je ne sais pas si notre fils comprenait exactement ce qui était en train de se passer.

Quoi qu'il en soit, il reculait avec crainte devant les ruisseaux d'eau qui nous envahissaient de toutes parts. L'espace plat-immense de tout à l'heure se réduisait vite et nous avons décidé de retourner au gîte. Dans la soirée il y a eu un violent orage et on nous a coupé l'électricité. Nous avons passé la fin de la soirée à la lumière des bougies. Christophe en a été ravi.

.....